

Bulletin d'histoire politique

À propos de Il faut sauver le soldat Ryan : fiction ou réalité?

Marco Machabée



Volume 7, numéro 2, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060329ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060329ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Machabée, M. (1999). Compte rendu de [À propos de Il faut sauver le soldat Ryan : fiction ou réalité?] *Bulletin d'histoire politique*, 7(2), 138–140.
<https://doi.org/10.7202/1060329ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1999

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

À propos de

Il faut sauver le soldat Ryan : fiction ou réalité?

•••

Marco Machabée*
historien

Après *La liste de Schindler*, Steven Spielberg continue d'initier le grand public aux événements de la Deuxième Guerre mondiale avec la réalisation d'*Il faut sauver le soldat Ryan*. Ce long métrage nous replonge dans l'atmosphère du débarquement de Normandie qui a eu lieu le 6 juin 1944. Sur la plage Omaha, la 2e Division Rangers de l'armée américaine se mesure aux troupes nazies à l'affût sur la célèbre Pointe-du-Hoc. Après le dénouement de cette opération d'envergure, le commando du capitaine Miller doit retrouver un soldat dont les trois frères viennent tout juste de tomber au combat, afin qu'il soit rapatrié chez lui sur ordre de l'état-major américain.

Tous les passionnés de la Seconde Guerre mondiale se réjouissent de la création d'un long métrage à connotation «historique». Rarement a-t-on assisté à un engouement aussi spontané pour un scénario qui traite de cette période du siècle, surtout de la part d'un public qui savoure habituellement les productions ne visant qu'à battre les records du «box-office». *Il faut sauver le soldat Ryan* fait-il bande à part? Au lieu de chercher à impressionner le public à l'aide d'une fiction agitée, a-t-on tenté de dresser un portrait véridique d'une réalité passée? Le présent compte rendu se veut une brève analyse critique de ce que projette ce film de la nature du débarquement de Normandie, ainsi que de certains aspects de la guerre de 1939-1945.

Un débarquement réaliste et saisissant

La réalisation d'*Il faut sauver le soldat Ryan* offre une image fidèle du débarquement sur la plage Omaha. La participation d'historiens militaires ajoute de la crédibilité à la mise en scène des opérations, à la matérialisation de nombreux accessoires (uniformes, armes, moyens de transport) et à l'aménagement des lieux géographiques. Une observation des réactions du public nous a toutefois révélé que c'est la violence des scènes de combat qui reste l'élément le plus marquant. En a-t-on volontairement exagéré le degré? André Malraux, le célèbre auteur et résistant français (appelé le colonel Berger par les services secrets britanniques), a pourtant écrit que «ce n'est

pas le bruit qui fait la guerre, mais la mort». L'opération du débarquement sur la plage Omaha fut marquée d'une réelle adversité, car les bombardements aériens et navals des Alliés ont laissé intacts les positions militaires allemandes. Dans ce contexte, la représentation du débarquement dans le film de Spielberg illustre bien la confusion qui règne sur la plage, même si, dans les faits, les soldats américains y restent paralysés pendant de longues heures. Elle démontre que le succès des opérations des Alliés en territoire européen ne s'explique pas par une suprématie technologique, mais par une supériorité en nombre et l'afflux constant de renforts.

Une démystification de la «vraie» guerre

Le film de Steven Spielberg conditionne également l'image collective de la guerre et en ce sens, il renoue avec le courant de certains films de guerre hollywoodiens, tel que *Le jour le plus long*, une adaptation du roman de Cornelius Ryan. À l'antipode de la vision «ramboïste», *Il faut sauver le soldat Ryan* permet de démystifier le déroulement des combats, auxquels se livre une jeunesse à la fois vigoureuse et vulnérable. De séquences d'actions à séquences d'accalmie, *Il faut sauver le soldat Ryan* permet une compréhension des états d'âme successifs qui animent les soldats : courage, peur, espoir, perte de confiance, etc. Que la recherche d'un seul homme par un commando soit plausible ou non n'a pas vraiment d'importance. Cette mission, ainsi que la mise en relief des personnages qui composent le commando, permettent de se détacher d'une vision de la guerre impliquant des «masses» militaires, qui ne sont représentées habituellement, comme dans la plupart des schémas, qu'avec l'aide de «flèches» sur une carte de l'Europe. En adoptant l'objectif de sauvetage d'une seule vie humaine, le scénariste Robert Rodat a parié qu'il serait ainsi plus facile de faire comprendre aux cinéphiles la valeur du sacrifice individuel.

Le complexe américain

Si la guerre du Viêt-nam constitue le principal conflit militaire abordé par le cinéma américain, *Il faut sauver le soldat Ryan* projette les premières images d'une «vraie» guerre contemporaine perçue comme honorable par la nation américaine. Le capitaine Miller, incarné par Tom Hanks, en personnifie le héros. S'il est acceptable que le scénario du long métrage n'implique que des bataillons américains, par contre l'absence de toute présence alliée, ne serait-ce que par l'apparition de drapeaux auprès de celui de l'oncle Sam, révèle une fois de plus l'indifférence et l'ethnocentrisme d'une nation qui s'approprie la résolution d'un conflit mondial. Faut-il rappeler que, des 132 715 soldats qui participent au débarquement de Normandie, 75 215 (soit plus de la moitié) sont britanniques ou canadiens? Le courage des soldats américains qui participent à la prise de la Pointe-du-Hoc vaut un hommage en soi,

certaines, et il est vrai que le bilan des pertes de cette opération du jour J sur la plage Omaha reste plus lourd que celui des pertes sur les autres plages. Mais l'entreprise du débarquement de Normandie et celle de la libération de l'Europe occidentale impliquent une alliance entre plusieurs nations. Par conséquent, un oubli de cette taille laisse un profond malaise. En août 1942, une force constituée de 5000 Canadiens, 1100 Anglais et 50 Rangers américains ont également débarqué en Normandie. Avec un décompte de 4000 soldats (dont une majorité de Canadiens) tués, blessés ou portés disparus, la défaite de la bataille de Dieppe avait permis de préparer le succès de l'opération «Overlord», et donc de réduire les pertes des soldats qui y participeront deux ans plus tard.

Conclusion

S'il n'est pas tout à fait la reconstitution des événements passés, le film de Steven Spielberg s'avère une représentation réaliste du débarquement de la plage Omaha, et de certains épisodes de la guerre telle qu'elle se déroule. Les films historiques occupent une place grandissante comme moyen pédagogique: ils alimentent la mémoire collective et renseignent les nouvelles générations. Le véritable but de l'histoire militaire est de restaurer le passé et d'en tirer des leçons pour éviter que ne se reproduisent les mêmes erreurs. La sauvegarde des emplacements des camps de concentration en demeure un exemple. Le film *Il faut sauver le soldat Ryan* aura su, quant à lui, suppléer le silence des vétérans qui ont survécu à la plus grande victoire militaire de ce siècle.

* Marco Machabée détient une maîtrise en histoire. Son mémoire a pour titre: «Les origines et l'histoire du premier escadron canadien-français (le 425e) de l'aviation royale du Canada: 1942-1945; étude politique, sociale et médiatique.» UQAM, 1996, 128 pages.